



Paris-Paris via Vladi

D'est en ouest



1 . Vladivostok

1 . Владивосток

La Russie est une grande île cernée d'une longue frontière qui la sépare de dix-sept pays. On y logerait trente-et-un exemplaires de notre petite France. Le voyage en Russie, et encore plus « en transsibérien », est une aventure littéraire, écrite en prose depuis que Blaise Cendrars, avec la petite Jehanne, l'a imaginée.

Ce n'est que par l'imagination que j'étais partie de Vladivostok, avec la ferme intention de rentrer à Paris, m'arrêtant à Tchita, Oussourisk, Komsomolsk-sur-l'Amour, Irkoutsk... Cela s'appelait « le voyage immobile », disponible uniquement sur internet. L'affaire était assez désopilante, de fins limiers l'avaient repérée, lecteurs intrigués, camarades dans le délire, ou savants spécialistes spéculant sur l'hypothèse d'un « double hétéronymique ». Si.

Nombreux, ils sont nombreux, d'ouest en est, de Moscou à Vladivostok, à suivre les traces qui de Blaise (Cendrars), qui de Jules (Vernes) et de Michel (Strogoff). Fascinés par l'espace, sûrement, fascinés par cette Russie que nous persistons à méconnaître, que nous pensons connaître à l'avance, tout est dit, c'est plié. Une Russie dont on ne parle jamais bien. Ou comme d'une grand-tante qui aurait perdu la raison : oh, elle avait de ces talents ! Et pourquoi les aurait-elle perdus. Ses talents. La grand-tante. Une Russie schizophrène, celle qui pète de poésie, et l'autre, qui se réduit à des luttes de pouvoir sanglantes et une histoire désastreuse. Deux Russies inconciliables. On ne lit jamais de bonnes choses sur ce pays, le vrai, avec des gens qui prennent le train non par vocation littéraire, mais par nécessité.

Nombreux, ils sont nombreux, à parcourir les 9288,2 kilomètres qui séparent Moscou de Vladivostok. Admirons le « virgule deux », qui signe avec modestie l'incomparable goût de la Russie pour la bonne administration. Qu'importe, en réalité, que les « virgule deux » sont huit ou cinq.

Ils sont tous convaincus de voyager dans un train qui s'appellerait le transsibérien : ils se trompent. Ils montent dans un train qui suit des rails, ceux de la ligne transsibérienne, qui voit, elle, passer des trains de toutes les couleurs, dans ses neuf cent quatre-vingt-dix gares : des bleus, des verts, des rouges, des trains chasse-neige et des trains de pompiers, des trains à gratter la glace, d'interminables trains de marchandises, des trains de soldats.

Que font-ils, arrivés à Vladivostok ? Ils prennent peut-être l'avion. Ou repartent vers Pékin. Ou au Japon, qui n'est pas si loin.

Le « grand chemin de Sibérie » - Великий Сибирский Путь, son nom historique - j'ai préféré le remonter d'est en ouest, à rebours du sens de rotation de la planète, à rebours des heures et de leurs fuseaux, à

la vaine poursuite du soleil. À rebours du pas des forçats et du chemin de zeks. Comme d'émerger de l'horizon, du point de fuite de la Vladimirka. De Vladivostok à Paris puis à Brest : du port extrême de l'Asie sur le Pacifique au port extrême de l'Europe occidentale.

La Vladimirka, par Levitan



Adieu, maison !

Voyager léger : un sac avec le nécessaire - mais qu'est-ce qui est nécessaire ? Un quart de camping rouge, deux guides de voyage, une grande carte de Russie, les horaires des trains relevés sur le site des chemins de fer russes, la RJD, *rossiskaia jilioznaia doroga*. Une réserve de cigarettes. La besace. Le maximum dans les poches, papiers, argent, mouchoir. Le petit sac à dos, ce sera pour les papiers, les en-cas du quotidien, les gants. Et tout le bataclan des prothèses : téléphone portable, appareil photo, carte bleue, un livre, un crayon, un carnet...

Rester propre dans le train, ne pas avoir froid hors du train. Ici, à Paris, c'est l'hiver, là-bas aussi, sans doute plus rigoureux. La Sibérie ! On m'a dit : « Couvre-toi ! » Reste à trouver un moyen terme entre les nécessités de la vie urbaine, puisque ce voyage sera essentiellement urbain, l'impératif de tenues estivales pour le train, et la crainte du froid. Caleçons longs, chaussettes, pantalon de ski, parka doublée, polaires. On en prend toujours trop. Le tout très noir, pour ne pas avoir à choisir. Et la vieille chapka, sans qui je ne suis rien ni personne. Mais les chaussures ? Celles de montagne, c'est excessif. Celles de randonnée, en cuir, les vieilles, prennent l'eau. Ah ! Les bottes après-ski blanches de mon fils ! Blanches, en caoutchouc, avec des lacets. Du 40, quand on fait du 38 : on peut superposer les paires de chaussettes "bouclette". Ce que c'est que d'être éternellement fauchée...





Ce n'était peut-être pas une bonne idée.

L'itinéraire des bottes blanches, pointure 40, c'est la petite ligne rouge, échelle... Échelle ? La Russie, c'est ce qui n'est pas bleu foncé. Les chiffres indiquent le décalage horaire par rapport à Moscou. Vladi, c'est tout à gauche : + 7.

Changement climatique ?

Sur le quai du RER, station Luxembourg, la ville me parle d'elle. Il est dit :

La ville existe et elle n'a aucun secret. Elle ne connaît que des départs, elle ne connaît pas de retours¹.

La ville est au-dessus du vide.

J'ai pourtant l'intention de revenir, ayant levé quelques secrets des villes. Ce voyage n'est même qu'un retour, un long retour, une approche lente de mon centre du monde. Partir très loin très vite, revenir tout doucement. Vladi-Paris en train, retour gare du Nord, avec la besace. Ensuite, Brest.

Vol Air France / Aeroflot, *the Sky team*, disent-ils. Nos chevaux ailés, dont on connaît les horaires, les consignes de sécurité, la malbouffe. L'avion est plein de Russes, rétifs à l'extinction du téléphone portable dans la carlingue, pourvus des sacs de leurs emplettes, que l'on devine, pour certains, luxueuses - pour d'autres, plus modestes. J'ai la place au hublot : on voit les nuages, qui vous enveloppent, vous portent, vous narguent. On se sent cotonneux dans du coton. À l'approche de Moscou, le ciel se dégage. La Terre est bleue. On voit du blanc, mais assez peu. Où est passée la neige, la grande neige russe, la grande blanche ? Des gens habitent là, dans ces immeubles, et ces maisons, ils ont conduit leurs enfants à l'école, ils parlent couramment cette langue que je m'efforce désespérément d'apprendre. Ils ont



un travail, ils attendent les beaux jours, ils sont inquiets du peu de neige. Je le sais : Anika me l'a dit. Elle le tient de sa mère, qui habite Moscou.

Sheremetevo 1, attendre

L'aéroport Sheremetevo dva (Chérémétévo 2) , ce sont les lignes internationales. Pour passer plus vite à la douane, je m'incrute dans la file "diplomates", faisant celle qui ne comprend rien de rien. La douanière m'engueule, en russe, à quoi je n'oppose que l'aimable sourire obtus de qui ne comprend rien de rien. Elle met le tampon, rageur, sur le visa. Ô Russie, tes tampons ! Sheremetevo adin' (Chérémétévo 1), ce sont les lignes intérieures. Pour s'y rendre, le plus simple est la navette. de bus Ciel ! J'avais en tête que dans le bus la monnaie passait de main en main jusqu'au chauffeur. Fini : on achète un ticket, on le composte, tout comme chez nous : ça marche ou ça ne marche pas. C'est nouveau, c'est la vie moderne surgissant entre deux aéroports. Les voyageurs se prennent les pieds dans les bagages, le tourniquet du bus se met à corner. Le chauffeur s'énerve. L'aventure commence !

Je ne sais plus à quelle heure est ma montre : Moscou ? Paris ? Mon avion décolle à 19 h 10, heure de Moscou. Pas le temps d'aller au centre ville manger une pizza au "Patio" ni boire une bière à Pouchkinskaïa. Autour de l'aéroport, ce ne sont que grilles, publicités, automobiles. Soleil rasant. C'est la vie des autres. Qui vivent à leur heure. Certains dorment sur d'inconfortables rangées de sièges. Des jeunes gens, équipés de skis de randonnée et de sacs à dos, attendent des vols vers l'Altaï. Ceux du sud, on les reconnaît : bagages, bagages, bagages. Ficelés, en carton, en planchettes, en plastique. C'est quoi, le sud ? À croire que tout pays a un sud et que le sud, c'est toujours misère, sacs informes et pique-nique. Marseille ? Barnaoul ? Grozny ? Le grand chic, c'est de faire envelopper ses bagages dans du film plastique, celui que je mets sur les denrées périssables, en plus grand. Le tour de main de l'employé a quelque chose de fascinant. Les voyageurs sont rassurés de voir leurs sacs et valises ainsi protégés.

À quoi on pense

Il est interdit de photographier les zones militaires, les ponts, les ports, les gares et les aéroports. Le respect des règles et usages locaux est impératif (tout manquement entraîne automatiquement des pénalités telles que garde à vue ou amendes). En cas de litige avec la milice et l'administration russe, il est conseillé de rester calme quelles que soient les circonstances...

Ministère
des affaires étrangères,
Conseil aux voyageurs
mars 2008

Premier cap passé : le contrôle des passeports, la fouille au corps. Il reste à attendre. Le jour décline, la salle des pas perdus baigne dans une lumière grise. "Vous êtes française ?" - c'est un Français. Il est jardinier, il s'envole pour Irkoutsk avec des sacs de graines. Il va planter des arbres : "des persistants", précise-t-il, dans le jardin botanique d'Irkoutsk, à cause d'une coopération entre Paris et le "petit Paris sibérien". Il a trois jardins dans le monde : un jardin en Afrique du Sud, un jardin à Irkoutsk, et le troisième, je ne sais plus. Il est content d'être là : "Regarde, pas de pub, ou si peu. T'as le droit de cloper. Ils ne se prennent pas le chou, les Russes. Ils sont tranquilles. T'es là, ils ne t'embêtent pas, ils font leurs trucs." Le jardinier a des amis en Russie.

À Sheremetevo adin', on voit des autobus jaunes sur le tarmac et des avions qui volent sans battre des ailes. Ô terre des oiseaux...

Il est beau mon Tupolev

C'était bien, le Tupolev. Un peu longuet. On voyait un point se déplacer sur une télé vert bleu : c'était nous, dans le ciel, comme de grands oiseaux. On avait décollé à 325 km/h. Le commandant de bord n'était pas avare d'informations : altitude, température, vitesse. On avait mangé du saumon. Quand on a recollé à la Terre, on était encore tous vivants. Certains plus que d'autres. Il faisait jour. *Je reste très calme. Évitions tout litige.* Ne prenons le risque ni de l'amende ni de la garde à vue.

À Paris, on croit qu'il suffit de prendre un Tupolev pour se suicider. Suicide raté. Mais on trouve dans les cimetières de Moscou des tas de gens qui n'ont pas eu ma chance, et dont les noms s'alignent en colonnes gravés dans la pierre. On trouve Tupolev soi-même, comme une aile piquée dans la terre.

À Vladivostok, la lumière est blanche. À Vladi on descend de la passerelle et on se rend en bus au bâtiment de l'aéroport. Le ciel est grand, et pâle, il vente.

Un peu chiffonnée. Paris-Vladi, c'est réglé. Vladivostok, c'est comme Syracuse, Zanzibar ou Surabaya : des villes dont on ne sait rien, sauf le nom. Des noms qui vous font dire « allez, j'y vais », même si c'est pour découvrir des ports tristes et des papiers gras emportés par le vent. Faut rentrer à la maison.



АНДРЕЙ НИКОЛАЕВИЧ
ТУПОЛЕВ

1888
1972

De l'aéroport à la gare

Dix heures du matin ici. J'enlève sept : trois heures du matin à Moscou. J'enlève deux : une heure du matin à Paris. Mais de quel jour ? Je bouge sur une Terre qui bouge. Soleil pâle, ciel bleu, température clémente, du vent. Ветер, ветер ! Ce n'est pas soir noir, c'est matin blanc. Mais où est la neige ? Le vent, le vent, sur tout ce bon dieu de monde. На всем божьем свете ! Des autobus passent. Le guide de voyage dit que pour se rendre à la ville, il convient de prendre le bus 110. Pas de bus 110, mais un 107 qui se rend à la gare. Je sais donc devoir me méfier des guides de voyage. L'autobus part à onze heures. Sur la route, gros embouteillages. L'autoroute a souffert, on ne compte pas les nids de poules. La plupart des voitures ont le volant à droite, et sont de marques japonaises : Vladivostok, c'est juste en face du Japon. Le bus, lui, viendrait plutôt de Chine, avec ses fanfreluches, ses tissus gaufrés, ses appuie-tête couverts d'idéogrammes.

Hôtel Primorié

De Paris, j'ai réservé deux nuits à l'hôtel Primorié, oulitsa (rue) Possetskaïa, 20. C'est près de la gare, on salue Lénine, on coupe par un escalier, on se trouve à flanc de colline. Rue Possetskaïa, les pêcheurs vendent leurs poissons, les paysannes vendent des légumes "nature", sales encore de la terre d'où ils viennent. On vend des bonbons, des chaussures, des vêtements. J'achète des bonbons, des "Karovka" (коровка), des caramels tendres. À l'hôtel, je dépose mon passeport et ma carte d'immigration. Vladi, j'y suis ! Par la fenêtre, je devine l'océan proche, derrière les "khroutchevski", les immeubles de brique construits du temps de Khroutchev, où chaque appartement dispose d'un balcon transformé en loggia. Mais ce n'est pas dans la mer que je saute, c'est dans la baignoire, après avoir allumé la télé qui diffuse un documentaire sur Mondrian, et - sur les chaînes locales - donne la température extérieure : -8.

À quoi on pense...

Черный вечер.
Белый снег.
Ветер, ветер !
На ногах не стоит человек.
Ветер, ветер —
На всем божьем свете !

Soir noir
Neige blanche
Le vent ! Le vent !
On ne tient pas debout.
Le vent, le vent —
Sur tout ce bon dieu de monde !

Premiers vers de *Les Douze*
Alexandre Blok, 1916



АЭРОПОРТ

Владивосток

107 Ж/Д ВОКЗАЛ
ВЛАДИВОСТОК
АЭРОПОРТ
(ч/з угловое)

423

BO 469 25
МУЗ

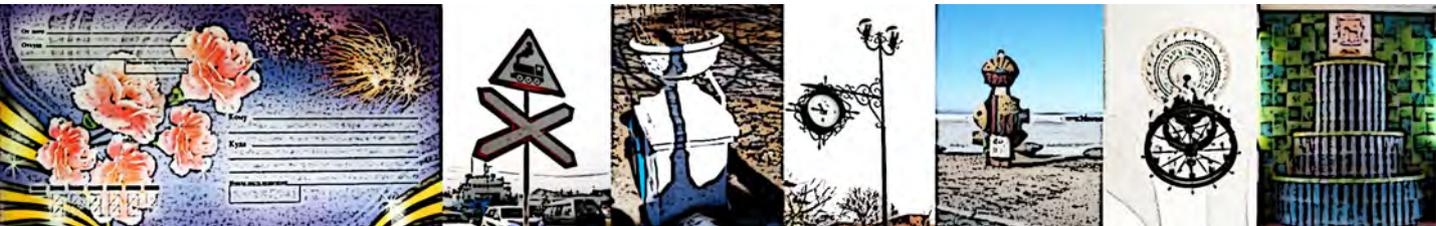


Carte d'immigration

Conseil : ne pas la perdre. En principe, chaque voyageur, dans ses déplacements, doit se faire donner un coup de tampon à l'OVIR (un service du commissariat de police) dans un délai de soixante-douze heures après son arrivée dans une ville. Les hôtels accoutumés aux étrangers font la démarche pour les clients, mais les autres... C'est qu'en sortant de Russie, vous devez être en mesure de prouver que vous n'avez pas vagabondé sans contrôle. Et j'ai bien l'intention de vagabonder sans contrôle. J'avais dans la manche une carte secrète : un faux descriptif précis de mon emploi du temps, pendant trois semaines, à Vladivostok, dûment estampillé par l'Intourist. Trois semaines à Vladi, ce n'est pas le bon compte : on y reste trois jours, trois mois ou trois ans, pas trois semaines.

Lénine, mobilier urbain

Avant de partir, je m'étais promis de photographier, à chaque arrêt, une image de Lénine, statue, bas-relief, médaillon. Rien de plus facile. Je voulais aussi photographier : un repas, un feu de circulation, une pendule, une fenêtre, du mobilier urbain, une poubelle, un grillage. Les gens, non, sinon incidemment. Je ne viens pas ici pour les rencontres, pas spécialement. À l'occasion. Me souvenir de choses insignifiantes, me souvenir de Lénine, du goût des omelettes, de la manière de lire l'heure, de jeter ses déchets. On dit souvent aimer les voyages pour les rencontres. Mais que sont ces rencontres brèves, sinon un genre de délicieuse illusion ?





À la pêche !

Rue Possetskaïa, puis à gauche, vers la mer. Le terrain est variable : bitume, terre, glace, neige, gadoue. Il faut le pied marin. Les bottes après-ski pointure 40 ne sont pas un luxe, même si elles jurent avec les bottes à talons-aiguilles des élégantes croisées dans la rue. Mais comment ferais-je pour descendre un escalier pris dans la glace ? C'est de crampons dont j'aurais dû me munir, pas d'après-ski. À travers les arbres nus, une ambiance bleue piquée de points noirs, sur un horizon blanc : des oiseaux ? Des pingouins ? Pourquoi l'océan est-il si blanc ? C'est qu'il est gelé ! Ce n'est pas l'océan, pas tout à fait, mais le mélange des eaux du Pacifique et de l'Amour. De l'Océan Tranquille (en russe : Тихий океан) et de l'Amour. Importance des majuscules. Qui ne rêverait d'aborder la rive où l'amour croise la tranquillité ?

Les points noirs, ce sont des pêcheurs, certains assis, certains debout, tournés vers le soleil. Marcher sur l'eau. Un petit vent froid se lève. Ils sont aimables, les pêcheurs. Tandis que je détaille le matériel de l'un d'eux - grosse chignole à forer la glace, écumoire, passoire à thé, tabouret de camping, il me propose de m'y coller : rass', dva, tri - un, deux, trois. Il faut prendre le rythme. À "rass'", laisser descendre le fil, et sur "dva, tri", doucement le remonter, et recommencer. La canne à pêche est bien légère : une baguette de bois fichée dans un os de seiche travaillé en forme de poignée, un fil, un hameçon. En une demi-heure, je prends trois poissons, une grande première dans ma longue existence, mais un bilan médiocre comparé à celui du maître : lui, il en sort une bonne vingtaine. Je m'y prends comme un manche. Il me répète inlassablement : rass', dva, tri, tikho, tikho (un deux trois, doucement, doucement). Me demande d'où je viens. De France. Quelle idée a-t-il des femmes de France, car aussitôt il s'inquiète de mes mains nues et m'offre ses gants. Comment s'appellent les poissons ? - "корюшка" (kariouchka). On pêche ici de l'éperlan, pour sa consommation personnelle, ou pour le vendre.

Le vent s'amplifie, je salue mon pêcheur. Le remercie, et m'en retourne vers la ville, étonnée toujours de marcher sur les eaux. Croise la petite sirène prise dans une congère, avec son téton peint en rouge. Sur la plage semblable au pied d'une moraine s'envole une mariée en blanc, après la photo devant la sirène. Le vent froid gonfle son voile : ici, les bateaux sont pris dans les glaces, aucun vent ne gonflera aucune voile. Vive la mariée ! La voile de la mariée.





Pizza M & Repoublik

Il faut manger... Premier soir : "Pizza M", le restaurant de l'hôtel Primorié. Ne soyons pas téméraire. On s'y rend en chaussettes à semelles, une version d'intérieur des après-skis pointure 40, en plus discret. On s'y installe à une table près de la fenêtre. De longues jeunes filles en tablier noir et chemisier blanc vous apportent la carte, en anglais. Vous dites que, finalement, vous préféreriez une carte en russe - ce qui augure mal de votre niveau d'anglais ! Les jeunes filles se concertent, hésitent, et vous demandent d'où vous sortez. Elles prennent bien soin de vous. La bière "blonde, russe, légère" vous est rapidement servie. Et les poissons grillés, délicats, avec des feuilles de basilic et une sauce au poivre. Vous demandez le pain, qui n'est jamais servi d'office. Pourquoi la vie n'est-elle jamais, toujours, aussi simple, aussi belle ? Un dessert de glace à la vanille, chocolat chaud avec des fraises. Vous préférerez, le lendemain, la salade "Minsk" - vous y allez, à Minsk, non ? c'est sur votre chemin - avec un médaillon de bœuf. Ce sera un peu cher, 700 roubles (21 euros), mais après tout, n'est-ce-pas, vous ne dînez pas tous les jours en chaussettes à semelles dans un restaurant de Vladivostok.

Dans la journée, on peut se contenter de manger sur le pouce. Pas vraiment. On n'est pas à Moscou, ici, que diable ! Ce n'est pas la Turquie matinée de Finlande. Mais il se trouve des établissements accueillants, sans chichi, comme le "Repoublik", un peu à l'écart des quais du port de commerce, où se satisfaire de croquettes de poisson avec une salade de concombre et une citronnade. On s'y abrite aussi du vent et du froid, pourtant peu virulents. Vous aurez tout le temps de manger des yeux les gâteaux des pâtisseries, sous cloche de plastique, crème et meringue avec des fleurs roses. Vous déciderez de ne pas encombrer votre besace du gâteau "Corne d'or" (485 roubles - et le nom de la baie la plus protégée du port de Vladi), bateau-chocolat, soleil-citron et ciel-groseille. L'envie pourtant ne vous en manque pas. Dans la première épicerie, vous vous munirez de kéfir (28 roubles), de 300 g de bonbons "blanc-manger" (42 roubles), d'un litre d'eau (25 roubles), de quelques mandarines d'Israël (60 roubles), de chocolat (27 roubles). Vous tâterez de la cafétéria du centre commercial dernier cri, tout en haut, que fréquentent les familles aux revenus moyens, avec des enfants dont on tolère tous les caprices. Vous laisserez filer le regard par-dessus la mer gelée. Vous fermerez les yeux. Les ouvrirez. Cris d'enfants, silence de l'horizon derrière une double vitre. Vous direz : "Passant, retiens tes larmes, tu ne plongeras pas deux fois dans le même fleuve".

Arka et Arseniev

Remontant de la plage, dans une cour, une galerie : Arka. Une exposition qui tombe à pic : Elena Nikitina, l'artiste, s'est postée et posée au km 94 de la ligne transsibérienne, une plate-forme sans gare. Elle a filmé et peint ce qui se passe. Des arbres, des trains. Des lignes. Des surfaces. La paix et le mouvement, le bruit et le silence.

Quelques dizaines de mètres plus loin, j'entre à « L'union de Primorié des artistes russes ». 10 roubles. Quatre salles pleines de peintures diverses qui, prises une à une, ne présentent qu'un intérêt mineur, mais dont la coexistence ne manque pas de charme, avec ses natures mortes, ses paysages désolés, ses portraits.

Le musée Arseniev présente des animaux empaillés « en situation », dans une scénographie chère aux musées russes : le diaporama - qui mélange des éléments de réalité, animaux empaillés, feuilles mortes, branchages, et les prolonge par un décor peint. Ours, tigre, loup, chouettes... On salue Arseniev et Dersou, assis sous une fenêtre, immortalisés dans une sculpture de bois. Ils regardent la pipe de Dersou, conversant tranquillement. On croise les « peuples-racines », si nombreux en Sibérie : Toungouses, Aléoutes, Evenks... C'est un choc, que ces broderies patiemment menées sur des peaux animales, sur de rugueux tissus bruts. Les hivers étaient longs, les femmes berçaient les enfants dans d'astucieux berceaux précurseurs des machines à coudre à pédales, tirant l'aiguille, les yeux éblouis de couleurs - le rouge, surtout.

Une exposition temporaire magnifie les photos de Prokoudine-Gorski, inventeur d'un appareil photographique utilisant trois plaques pour dissocier trois couleurs (rouge, vert, bleu). De 1909 à 1912, il arpente la Russie entière pour la photographier en couleurs, pour faire de belles images de l'empire, qui flatteront le tsar et feront rêver les écoliers. Églises, ponts, routes, trains et gares, usines et ouvriers, paysannes et jeunes filles, soldats, maisons, fleurs et champs, outils, tissus... Il émigre en France après la révolution. *The Library of Congress, Washington, D.C.,*





a acheté les 2606 plaques à ses héritiers, en 1948. Au dernier étage, le musée soviétique, désuet, poussiéreux, comme une vieille rengaine passée de mode, avec les bannières, les médailles, les photos jaunies et les coupures de journaux illisibles. On y trouve des drapeaux, des fauteuils, une photo de Yul Brynner, dont la mère était cantatrice à Vladi. Et des souvenirs franco-russes : un miroir d'argent offert au comte Mouravieff-Amourski, un volume publié en France, *Une année de fêtes russes*, dont l'auteur, Vera Vend, était fille de général russe.

Élections bientôt

Les élections présidentielles ont lieu dans une semaine. Les distributeurs de tracts sont partout présents, distribuant essentiellement des invitations à voter Medvedev. À la télévision, les quatre candidats n'ont pas exactement droit au même traitement. Descendant vers le port, j'entends des voix dans un mégaphone. Des voix russes dans un mégaphone russe ? Le Komintern me parle ? J'aperçois, derrière un petit monument gracieux, un rassemblement de drapeaux rouges, avec les fanions des anciens combattants de la GGP (Grande guerre patriotique). Ils ne sont pas très nombreux, ils ne sont plus très jeunes, chaudement vêtus, avec des casquettes en cuir à oreillettes. Les meneurs ont pris position en haut de quelques marches, en uniforme, médailles au plastron. Quel âge ont-ils ? Ils ressemblent à une image d'Épinal qui serait sous-titrée « prolétariat ». Une vieille dame très vive m'explique que je ne dois surtout pas voter Medvedev, il y en a marre de ce capitalisme qui défigure la Russie : "Regardez, la publicité, les gens riches qui s'enrichissent, les pauvres qui s'appauvrissent. Tous ceux-là, ils nous ont volé nos retraites, on a travaillé, on n'a rien." Elle est intarissable, elle me donne une pile de journaux : "La Russie travailleuse", "La patrie"... On y voit des photos de Lénine, et même sur l'un, en médaillon, le profil de Staline. Il y a des discours interminables, des applaudissements, des forces de police assez goguenardes. Une demi-heure plus tard, je croise deux dames déguisées en ours, opérant pour Medvedev ("Medved", c'est l'ours). Puis à nouveau deux ours. Les ours vont par deux.





Mots de ville

Vous, je ne sais pas, mais moi, oui : une nouvelle ville est un livre nouveau, avec ses mots, ses chapitres, ses histoires écrites avec des lettres, ici cyrilliques. On vous donne des ordres, on vous séduit, on vous invite, on vous rend service, on vous entoureloupe. Panneaux indicateurs, plaques de rues, affiches, plans, enseignes : j'ai souvent rêvé - était-ce un cauchemar ? - de ne pas savoir lire. Hélas, je sais lire, sans toujours comprendre. Toutefois, je comprends que je peux, si je grimpe cet escalier, consulter un, et même deux, avocats ; hypothéquer mes biens ; me faire coudre une robe de mariée ; faire retoucher mes vêtements. En haut, je sais être dans le passage de la Poste. Sur le quai, je peux embarquer pour le Kamchatka ou pour Sakhaline.

Dans la rue, je peux ou je dois :

- prendre par la main surtout les plus petits, pour traverser (conseil de la Compagnie russe d'assurances). On pourrait aussi inviter les automobiles à réduire la cadence ? Question de parisienne.
- m'équiper pour la pêche - oui, si je restais, bien sûr, j'irais à la pêche.
- éviter de me garer devant la grille à l'étoile fanée : *ne pas garer de voiture - sortie*.
- me refaire une beauté à l'*Académie scientifique de beauté Paris* (en français dans le texte), ici, à Vladi. Quelle est cette réputation de la beauté parisienne ? Dois-je me sentir investie d'un devoir de représentation, avec mes après-ski pointure 40 ?

Près du théâtre Pouchkine, me souvenir des concerts de Vissotski Vladimir Semionovitch, 2-4 juillet 1971 : Pouchkine et Vissotski ont une place de choix dans les cœurs russes. Mais je ne passerai pas la porte surmontée d'un panneau rouge : *Ministère de la défense de la Fédération de Russie, Maison des officiers de Vladivostok et du Pacifique - Bibliothèque V.S. Pikoul* (Valentin Savitch Pikoul, 1928-1990, auteur de romans historiques populaires. On trouve, en français : *Le Chevalier d'Éon et la guerre de sept ans*, aux éditions *Rupture*) - et d'un panneau blanc : *Conseil des vétérans de la flotte russe du Pacifique décorée de l'ordre du drapeau rouge*. On me demande si je suis déjà allée à Khountchoun. Non, je ne connais pas Khountchoun. Où est-ce ? En Chine, juste à côté. On peut y manger, boire une bière, faire ses courses. C'est écrit, en très gros, sur le pignon d'un grand immeuble.

À quoi on pense

On pense à une chanson
ancienne qui parle des feux
de Vladivostok :

Огоньки Владивостока

Des feux qui brûlent le coeur
des marins

Есть у каждого матроса свой
заветный огонек
Не с того ли так разбросан
широко Владивосток
И когда идем далеко мы от
наших берегов
Огоньки Владивостока греют
сердце моряков

Огоньки Владивостока греют
сердце моряков

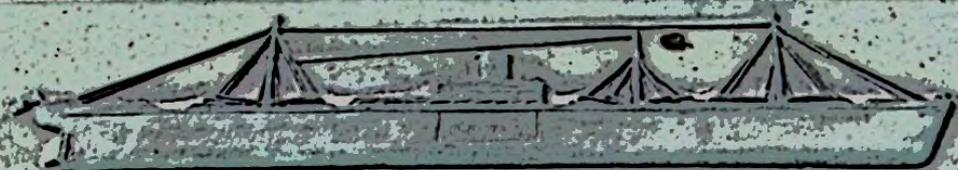
Mémoire de GGP

GGP : Grande guerre patriotique, 1941-1945 - 12 navires coulés

Les plaques commémoratives en cuivre oxydé s'alignent au-dessus du port :

- Angarstroï : coulé dans le Pacifique le 1er mai 1942
- Perekop : coulé en mer de Chine le 18 décembre 1942, huit hommes perdus : deux machinistes, quatre chauffeurs, deux matelots.
- Svirstroï : G.F. Kovernikhov, maître d'équipage, est tombé sous un tir d'artillerie le 19 décembre 1941 à Hong-Kong.
- Sergueï Lazo : S.K. Elaguine, boulanger de bord, et M.S. Krivoroutchko, chauffeur de 1^{ère} classe, morts sous les obus à Hong-Kong.
- Maïkop : coulé le 20 décembre 1941 dans le sud-ouest du Pacifique.
- Kolkhoznik : coulé le 17 janvier 1942 dans l'océan Atlantique, à proximité des côtes de Nouvelle-Écosse.
- Kiev : torpillé à proximité des côtes septentrionales de Norvège le 12 avril 1942.
- Ashkhabad : coulé dans le détroit de Floride le 29 août 1942.
- Mikoïan : coulé le 3 octobre 1942 dans l'océan Indien.
- Décabriste : torpillé le 4 novembre 1942 en mer de Barents. Tout l'équipage y est passé, capitaine, matelots, machinistes, chauffeurs, cuisinier. (Novembre sur la mer de Barents, en temps de paix, ce n'est déjà pas d'une gaieté folle).
- Donbass : coulé le 7 novembre 1942 en mer de Barents.
- Simferopol : coulé en décembre 1942 dans le port de Hong-Kong...

Il y a, à l'autre bout du monde, à l'ouest de l'Occident, n'est-ce-pas, un cénotaphe des marins disparus en mer. Absorbés par la mer, déshonorés par les guerres, touchés-coulés. Est-ce qu'ici les enfants jouent aussi à la bataille navale, quand ils s'ennuient à l'école ?



«ДЕКАБРИСТ»

ТОРПЕДРОВНИ № 4 М 193228 ВАРЕНДОВОМ МОРЕ

ОБЕЛИНГ	В.И.	СТАР ПОМ	ИВАНОВ	И.Ф.	СТ. КОЧЕГАР
КОРСЕТОВ	П.И.	1 ПОМ. КАП	САЙНОВ	И.И.	—
ТЕДЕЕВ	В.И.	2 ПОМ. КАП	ИВКУЛИН	С.А.	—
КЛЕВЦОВ	И.И.	СТАР МЕМ	ГЕРАСИМОВ	И.А.	КОЧЕГАР
КРЫЖАНОВСКИЙ	Ф.Г.	2 МЕМ	МУСАНОВ	И.В.	—
БУРЕНКОВ	Ф.А.	3 —	МИЛЕЧУК	Ф.Г.	—
ЗОБНЯН	В.С.	3 —	ПОПОВ	И.А.	—
ШЕРБАКОВ	В.М.	РАДИСТ	ШЕРБАКОВ	И.Ф.	—
ДОЛГАЛЕВ	И.С.	ЭЛЕКТРИК	МИХАЙЛОВСКИЙ	Ф.И.	—
МАТВЕЙЧУК	М.А.	ТОКАРЬ	МУСИНЕНКО	В.А.	—
ПЕТРОВ СТАРШИН	А.И.	БОЛМАН	ПОВНЯЧКОВ	В.А.	—
СЛОСАРЬ	С.И.	СТ. МАТРОС	ШЕВЧЕНКО	В.И.	—
СОШНЯКОВ	И.С.	МАТРОС	ПЕТРУША	Г.И.	—
ЖИЛИН	В.И.	—	ТАРАЕВ	И.А.	—
ФОМИН	В.И.	—	ЛИСОВСКИЙ	В.И.	—
ФОМИН	П.И.	—	АЛЕКСЕЕВИЧ	В.И.	—
ФЕДОРОВ	А.С.	—	ФЕДУЛАЕВ	М.Ф.	—
ДВУРЕЧЕНСКИЙ	В.Ф.	—	ШАНИН	И.И.	—
СКВОРЦОВ	К.Г.	—	ГЕРЕНТЬЕВ	П.И.	—
АЛЬШЕВСКИЙ	А.А.	—	КОРЖЕВСКИЙ	А.А.	—
СМИРНОВ	Г.К.	—	СИБИАНЮК	А.П.	—
СТРУКОВ	А.В.	—	КОНДРАШИН	А.М.	—
МОСКАЛЕНКО	П.И.	—	ОМЕЛЬЧЕНКО	И.Г.	—
РУСЯЕВ	А.И.	МАШИНИСТ	ХАРЬКОВ	Б.А.	—
РЫБАЛЬСКИЙ	А.А.	—	ЕФИМОВ	И.А.	—
ШУРОВСКИЙ	А.К.	—	ТАНАСОВ	М.Ф.	—
КРИВОШЕЙ	С.Я.	—	МЕДВЕДЕВ	К.Т.	СТ. ПОВАР
ЕФИМЕНКО	В.В.	—	ПОПОВ	А.Г.	КОК
ПЕТРОШЕНКО	Г.К.	—	НОВИКОВ	В.А.	ПЕКАРЬ
ГКАЧЕНКО	В.А.	—	ТРУФАНОВ	М.Я.	ДНЕВАЛЬНЫЙ
ГРЕБЕНЮК	В.А.	—	АНДРОНОВ	М.Ф.	УБОРЩИК

Objets de ville

Un jour, à Turin, un enfant, petit alors, me dit : "Maman, regarde, les trottoirs à Turin, ils ne sont pas comme à Paris, surtout les bordures". Le touriste cultivé ne s'arrêtera sans doute pas à l'observation de pareilles vétilles. À Vladivostok, il comprendra dans la douleur quels sont ses torts : il se cassera la figure en glissant sur une plaque de glace, en se prenant le bout du pied dans un nid de poule. Dans ce grand mouvement qu'est la mondialisation, le citoyen du monde se raccrochera pourtant à ces signes universels interprétés par la culture locale : lampadaires, grilles, pendules, feux de circulation, vasques, poubelles publiques, enseignes, calicots. Les meubles de la ville : élégante pendule de la compagnie des chemins de fer, vasque de ciment en attente des fleurs du printemps, poisson carrelé signalant la frontière ville/plage. Et notre ineffable gloire nationale qui pose ses panneaux sur tous les trottoirs du monde, publicité côté face, publicité côté pile. Les feux de circulation méritent une attention particulière. À Vladi, aux carrefours délicats, on a la loyauté de décompter le temps de survie du piéton. S'il reste deux secondes pour traverser, mieux vaut renoncer.

Statues et mobilier urbain. Est-il hérétique de mélanger les deux ? Quel est ce sentiment que les statues de Lénine, partout en Russie, font partie des meubles ? De ces meubles reçus en héritage. Avec leur petit fumet déjà vieillot. Nous, nous nous réjouissons quand tombent les statues qui ne sont pas les nôtres, qui ne sont pas de notre histoire. Lénine, Staline, Saddam... Ah ah ! Nous sommes les généreux dispensateurs de liberté. Ne trouverions-nous pas, à Paris, des traces de notre histoire que nulle main libératrice n'aura effacées ? Porte Dorée, la statue de "La France apportant la paix et la prospérité aux colonies". Jardin tropical du bois de Vincennes, avec ses pavillons coloniaux tombant honteusement en ruines. Au bout d'une de ces mornes avenues du 7^e arrondissement de Paris, un globe terrestre porté par quatre femmes de quatre continents où s'illustra notre nation. Raisonement des Russes : c'est notre histoire, on n'efface pas l'histoire. On ne la liquide pas. Alors, on garde Lénine, on conserve les héros et les allégories du siècle passé - qui est cet homme à la tortue ? - on en ajoute de nouveaux, quitte à les ressusciter ou leur donner une vigueur nouvelle : Pouchkine fait l'objet d'une vénération unanime, sur plus de 9000 km. Pouchkine est né partout, est passé partout, a dormi, mangé, parlé, partout. À Vladi, Pouchkine est triste. Staline, d'acier, de bronze ou de ciment : disparu.



А. С. Пушкин
1799-1837
Поэт
Писатель
Драматург
Мыслитель
Гуманист

Gare de Vladi

Il me faut un billet de train pour quitter Vladi. La gare est plus petite que je ne l'avais imaginée. Jolie avec sa coiffe de dentelle, son nom écrit en lettres rouges. La rénovation a été impeccablement faite. Il y a de la gaieté, des couleurs vives, de la lumière. Des carreaux émaillés verts, une fontaine monumentale, des décorations vernissées, poule et ananas. Que font ici les ananas ? Et même les poules ? Dans le hall, les voyageurs s'ennuient. Quelques vieilles dames clochardisées sont avachies sur les bancs, cernées de sacs en plastique : *the bag people*, en *globish*. Ces mêmes êtres courbés, absents, qui portent avec eux toutes leurs possessions, qu'ils soient à Paris, à New-York ou à Vladivostok. Errants de tous les pays... La fraternité des ploutocrates aura précédé celle des gueux.

Une plaque célébrant le centenaire de l'ouverture de la ligne a été apposée en 2001. Un train à quai : le 083, Novosibirsk-Vladivostok. Qui vient d'où je vais. Dans le hall des guichets, le panneau des horaires : n° du train, destination, type de train, rythme de départ (quotidien, ou jours pairs, ou jours impairs...), heure de départ. Au guichet, devant moi, un voyageur renonce à partir : il lui manque quelques roubles. Aucune idée de ce que coûteront les deux billets que j'ai l'intention d'acheter : Vladivostok Khabarovsk et Khabarovsk-Tchita. J'ai en poche neuf mille roubles (environ trois cents euros), un petit papier où j'ai mentionné les numéros de train et les horaires, au cas où la guichetière ne me comprendrait pas. Mais elle me comprend. Me voici donc avec deux billets en poche, à mon nom, avec mon numéro de passeport : six mille roubles. Payer en liquide : la gare n'accepte pas la carte bleue, encore exotique ici comme moyen de paiement.

Ce premier billet, Vladivostok - Khabarovsk, est très bavard, : n° du billet, n° du passeport, n° du train : 005 3A, date de départ : 24 02 03 à 13 h 08 (soit 20 h 08 heure locale), n° du wagon : 07 K, nombre de passagers (1), n° du guichet d'achat du billet, parcours : Vladivostok - Khabarovsk en train "firmenii", n° de la place : 015, nom du passager, prix payé et type de tarif (2182 roubles), inclus : taxe locale et "bilio" - draps et linge (attribués d'office aux étrangers), date et heure d'arrivée : 25 02 à 01 h 00 (soit 8 h 00 heure locale). Il est précisé : départ et arrivée à l'heure de Moscou. Vingt-sept heures de train : en perspective.

ВЛАДИВОСТОК



Univermag

Me restent trois mille roubles en poche - soit cent euros. Pas de quoi faire des folies, mais sans doute de quoi m'offrir un petit chapeau à la mode d'ici, histoire de passer inaperçue. Le GOUM est tout indiqué - Государственный Универсальный Магазин - magasin universel d'État, devenu Главный Универсальный Магазин - magasin universel principal. L'immeuble Art nouveau est en cours de rénovation. L'organisation des rayons y est encore "à l'ancienne", sans mystère : les montres avec les montres, les cuvettes avec les cuvettes... Mais dans ce bâtiment décati et gracieux, on réaménage. Des étages entiers sont vides. Au premier, j'achète des cartes de vœux spécial "23 février" (et des enveloppes dans le même style) jour de la fête des armées, et des hommes. Cette confusion entre « homme » et « armée » laisserait-elle entendre une vision particulière de la virilité ? La carte illustrée d'une paire de bottes dit : *Il faut astiquer ses bottes le soir, pour au matin les enfiler la tête claire*, et poursuit à l'intérieur : *...parce que les bottes, c'est le visage du soldat. Oserai-je l'envoyer ? À qui ?* Le préposé à la surveillance m'informe qu'il est interdit de photographier. Photographier ? J'en oublie de chercher un chapeau.

Funiculaire

Pour prendre le funiculaire, monter la colline en visant l'immeuble très visible de l'université technologique de l'est lointain ДВИГУ (DVGTOU). C'est le quartier des universités, avec le théâtre Pouchkine et les locaux du FSB. En deux minutes, l'engin vous monte sur les hauts de Vladi. Un vent violent, glacial, se met à souffler en bourrasque, à tournoyer. Poussière. Cyrille et Méthode, les statues, restent impassibles.

Depuis les hauts de Vladi, la vue est large. Le vent a chassé quelques nuages. La Corne d'Or est un port très protégé : une autre résonance avec mon Ouest lointain, la Penfeld, le port de guerre, la rade. Et le vent.

3

ЭТАЖ

ПОЖАРЕ
ОНИГЪ

01

Arpenter les rues

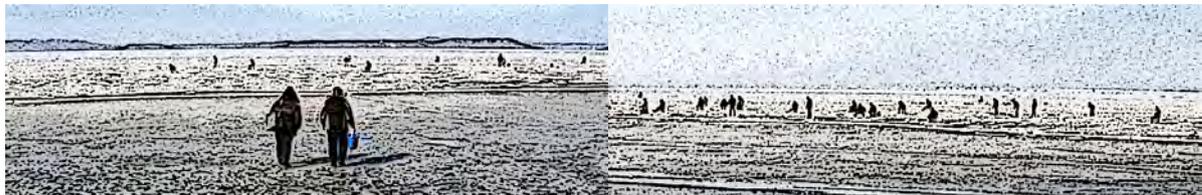
Diversité des architectures, des matériaux, des couleurs. De vieilles maisons de bois voisinent avec des architectures "classiques", l'Art nouveau avec le granit soviétique, les façades vitrées avec le béton brut. Ville du vent, ville en mutation. Les tramways dont on redoute qu'ils ne se démontent en cours de route croisent des 4 x 4 rutilantes, le neuf voisine avec le vieux. Le linge sèche parfois au grand air, dans un jardin., en plein vent.

Revoir la mer

L'océan gelé, les pêcheurs, voilà ce que je veux revoir avant de partir. Une promenade longe la plage, avec des kiosques - vides, mais qui en été doivent proposer glaces, gâteaux, sodas ! Des bandes de chats prennent le soleil, des promeneurs en pelisse prennent l'air. C'est dimanche. Mais à Vladi, le dimanche, c'est comme un lundi, tous les magasins sont ouverts. Les pêcheurs sont à leur place. Par endroits la glace se fend. Transparente, laissant apparaître les fonds, ou blanche : étrange matière.

Chicago, le bar, est fermé. Le tigre de bronze de l'Okeanarium est rangé sur le côté. Un avis qui en dit long : "Primorié sans narcotiques". Des matelots en manteau noir, boutonnage croisé et martingale, chapkas noires et bottes cirées, s'empressent vers on ne sait où, ils ont l'air de poupées, marchant deux par deux.

À la gare ! Au passage, dans un centre commercial high-tech, je trouve le petit chapeau de rêve, tricoté laine, avec des pompons de fourrure : "очень elegant !" (très élégant), dit la vendeuse. Avec l'écharpe qui va avec.





Le croiseur brésilien

Ils ont dix-sept ans, sont chaudement couverts, ont de belles chapkas de fourrure bleutée. Des petits marins, en bande, qui ont la joue tendre. Sans pompon rouge. *Et quand arrive le croiseur brésilien*, dit la chanson. Le Brésil est loin de Vladi ? L'imaginaire russe est fasciné par le rythme du Brésil, les couleurs du Brésil, la séduction brésilienne. Dans la chanson, le lieutenant lointain vous parle du Gange bleu et des orangs-outangs...

Бразильский крейсер

Вы оделись вечером кисейно
И в саду сидите у бассейна,
Наблюдая, как луннеет мрамор,
И поток дрожит на нем муаром...
Корабли оякорили бухты
Привезли тропические фрукты,
Привезли узорчатые ткани,
Привезли мечту об океане.
И когда придет бразильский крейсер,
Лейтенант расскажет Вам про гейзер,
И сравнит (но это так интимно)
Голос Ваш с заморским странным гимном.
Он расскажет о лазури Ганга,
О проказах злых орангутангов,
О циничном африканском танце
И о вечном летуне - голландце...
Он покажет Вам альбом Камчатки
Где культура только лишь в зачатке,
Намекнет о близкой дружбе с гейшей
Умолчав о близости дальнейшей.
За Атлант душой своей зарея
Распустив павлиний хвост - свой веер...
Вы к нему прижметесь в сладкой дрожи,
Полюбив его еще дороже. {стихи И.Северянина}

La chanson est chantée par Irina Bogouchévskaja et Alexandre Skliar





510 - 510

www.vstc.ru

ПКИ 514-055

Ea 3306

La gare est le terminus de la ligne transsibérienne. L'ancienne locomotive, entre quatre lampadaires, est historique. La Ea 3306 est très entretenue : il semblerait que les cheminots russes vouent à leur univers une grande passion. À ce que j'en sais, la loco serait sortie des usines ferroviaires américaines en 1945. Au pied du signal "9288", on peut lire :

À l'effort de guerre
des cheminots
du Primorié
pendant les années
de la grande guerre patriotique
1941-1945

Attente et Départ !

Départ 13 h, c'est-à-dire 20 h locales, il me reste quelques heures à Vladi, consacrées à sa gare. La passerelle, la gare routière, la salle d'attente, la passerelle, le quai ; les escaliers, la consigne des bagages, la salle d'attente, les escaliers, le quai. Bientôt la nuit. Le quai. Le centre commercial. Et le départ.

Le train s'appelle Okean, il est bleu. Pour blason, deux dauphins. La provodnitsa - dirait-on : la pourvoyeuse ? - vérifie à la lampe de poche que les noms des billets et des passeports sont les mêmes, et vous laisse monter dans le train. Pas de lumière. Une ambiance verte. Un panneau, en bout de wagon, affiche l'heure, et la température : 20°. Sur la table du compartiment, un petit bouquet de fleurs, quelques friandises. Enveloppé dans un plastique, le linge : deux draps, une taie d'oreiller, une serviette de toilette. Quelques minutes après le départ, lumière. À travers la vitre, les lumières de Vladi. Je file au restaurant : seule cliente. Drapé des rideaux, arrangement "grand genre" des tables. Excellence des petites pommes de terre, du thé. Ils sont quatre à s'occuper de la cliente. Retournant dans mon compartiment, je m'arrête aux toilettes me laver les mains. Dans le soufflet, posant la main humide sur la poignée de porte, je comprends ce que c'est, de poser une main humide sur du métal glacé : douloureux.



Il y a le wagon, très chaud. À chaque bout du wagon, un sas où il est permis de fumer. Entre les wagons, le soufflet. Le soufflet, c'est le plus froid. Le sas, c'est un entre-deux. On y tient cinq minutes, le temps d'une cigarette. Dormir, dormir... L'oreiller me fait l'effet d'un édredon. Je crève de chaud dans mon pyjama noir en ouatine. À Oussourisk montent deux compagnons de voyage peu loquaces, avec des pulls tricotés main. Ils descendront à Viazemskaja. Dormi, dormi. Ouvrant un œil de temps en temps sur un paysage indistinct. Au réveil - la provodnitsa a la délicatesse de mettre en route la radio, une radio spécial "transsibérien" - à travers la vitre embuée, passent les villes. Les bouleaux. Les câbles électriques. Les villages. C'est assez violet, avec un soleil rouge. J'ingurgite un café pâle mais brûlant. Une vendeuse ambulante me propose du parfum français. De petits flacons enfouis dans du satin cloqué. Je regarde l'étiquette : le parfum vient de Marseille. La vendeuse est déçue : avant, sur l'étiquette de son parfum français, on pouvait lire "Париж" (Paris), ce qui était bien plus vendeur que Marseille. C'est où, Marseille ? Je lui montre sur une carte : elle pourra dire que c'est tout près de Paris.

Et voilà Khabarovsk, sous un soleil du matin à ras de l'horizon.



Derniers feux de Vladi, premières lueurs de Khabarovsk







